

# Jacques Fath

Autor(en): **Gaumont-Lanvin, J.**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Textiles suisses [Édition française]**

Band (Jahr): - **(1954)**

Heft 4

PDF erstellt am: **20.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



---

## Jacques Fath

---

Dans la nuit du trente et un décembre 1940, un certain nombre de Parisiens avaient été conviés par un ami commun à terminer ensemble cette année funeste. Il y avait une longue table, parée de fleurs et chargée de quelques mets appétissants — on n'était qu'au commencement de la disette —, assez à boire pour essayer d'oublier le présent et de croire en l'avenir. Autour de la table, une quinzaine de Français qui vivaient d'espoir. Deux convives manquaient encore ; nous les vîmes arriver, du fond de la salle. Ils formaient un couple d'une étonnante allure, tous deux minces, élancés. Ils avaient le même soleil dans les cheveux, la même lumière dans les yeux, les mêmes nacrés dans le sourire. On ne pouvait pas, en les apercevant, ne pas penser à des dieux grecs. Lui, c'était un tout jeune couturier, encore inconnu la veille, Jacques Fath ; elle, son épouse Geneviève. Assis très sagement en bout de table, ils devinrent immédiatement le pôle d'attraction de la soirée, par leur beauté, leur entrain, leur gentillesse. Ce soir-là, nous comprîmes que s'il devait encore y avoir des aurores aux doigts de roses, ces deux-là les connaîtraient.

Puis ce fut la longue grisaille de l'occupation. Paris voulait vivre et les Françaises, en dépit des restrictions, voire des menaces, soignaient avec délectation leur apparence pour narquer les hommes en feldgrau. Sur leurs hautes semelles de liège, vêtues de tissus de remplacement, coiffées de chapeaux excen-

triques, elles allaient, venaient, couraient à travers Paris, faisaient de la bicyclette, ou prenaient le dernier métro avant le couvre-feu, le vrai salon de l'élégance. C'est dans ces wagons qu'on admirait les élégantes, comme jadis on le faisait à Cannes, Deauville ou Longchamp. Et, quand, d'aventure, une jeune artiste, connue davantage pour sa beauté que pour son talent naissant, s'y faisait remarquer par la coupe de son manteau ou la désinvolture de sa large jupe écossaise, on chuchotait le nom de son couturier : Jacques Fath.

Car il brûlait les étapes. Déjà, il avait quitté la rue La Boétie pour s'installer plus près des Champs-Élysées ; déjà les femmes du monde se pressaient à ses réceptions, déjà les journalistes savaient qu'elles avaient en lui un ami, toujours prêt à leur donner le texte d'un papier amusant, à lancer un nouveau gag. Lucien Lelong, qui gérât les intérêts de la Couture avec intelligence, fermeté et le même goût qui l'avait poussé à choisir pour modélistes Dior et Balmain, Lucien Lelong, qui se préoccupait de la relève des anciens talents par des jeunes, avait facilité l'ascension de Jacques Fath, en lui accordant un contingent de points textiles suffisant pour permettre au nouveau couturier d'alimenter sa fabrication. Grâce à lui, Jacques pouvait travailler et forcer la renommée. Et les femmes ne se trompaient pas ; d'instinct, elles adoptaient celui qui savait à la perfection les mettre en valeur. Par son style jeune et hardi,

Fath, en quatre ans, devint le couturier du charme juvénile. Quand Paris fut libéré, son nom était sur toutes les lèvres ; mais il était encore inconnu à l'étranger.

Son premier contact avec les amis de la France eut lieu à la fin du mois de juin 1945, à Zurich, sous les auspices de l'Office suisse d'expansion commerciale, celui-là même qui publie cette revue. Nous étions une douzaine à prendre, un soir, le train en gare de Lyon, pour nous rendre au rendez-vous de Zurich. Jacques Fath, qui ne pouvait se déplacer, déléguait sa jeune femme et ses mannequins. Il accompagna Geneviève sur le quai de la gare et me demanda de bien vouloir m'occuper d'elle pendant le voyage. Le lendemain eut lieu la soirée inoubliable du *Kongress Haus*. Pour la première fois, au bout de cinq années de coupure, les robes de Paris étaient présentées sur une scène, devant le monde. A côté des noms éprouvés par vingt années de succès, celui de Jacques Fath affrontait les feux de la rampe. Ce fut un triomphe. Ses robes du soir, aussi somptueuses sur scène que jadis celles de Poiret, firent éclater la salle en applaudissements. Le jour suivant, on ne parlait plus que de lui.

Deux mois plus tard, j'étais à Rio de Janeiro, avec la troupe de mannequins qui représentait la France. Quand il fallut choisir la robe qui terminerait le défilé, le bouquet de ce feu d'artifice, nous nous mîmes d'accord sur celle de Jacques, démesurément enflée par une cascade de jupons de tulle. J'entends encore les acclamations qui, chaque fois, déferlaient dans la salle dorée du casino de Copacabana lorsqu'on annonçait : « Cette robe de Jacques Fath comporte onze jupons superposés ; pour la terminer, il a fallu employer cent vingt mètres de tissu ! ».

On sait la suite : le succès grandissant, Fath se hissant au sommet de la Couture, ses voyages, ses réceptions, son château, ses trouvailles incessantes, son accord avec un grand confectionneur américain, la création de chapeaux, de parfums, de bas et de cent accessoires plus ravissants les uns que les autres et, tout dernièrement, son alliance avec Jean Prouvost, l'homme de la laine, des *Korrigans*, comme de « *Paris-Match* » et de « *Marie-Claire* ». On sait aussi la fin tragique de celui qui incarnait mieux que personne la joie de vivre.

Cette joie dans la vie, dans l'effort et dans le travail, était la marque de sa personnalité. Au moment de la préparation des collections, Jacques Fath se déchainait. Dans son studio, entouré de ses collaborateurs, surveillé comme un enfant par la fidèle Mademoiselle Renoux (qu'elle m'excuse si j'orthographe mal son nom), il créait sans répit. Une idée lui en apportait dix autres. Il possédait entièrement la technique de son métier,

aussi habile à jouer des sens et contre-sens des tissus que des coloris. Il aimait les mannequins très minces qu'il enserrait, comme les momies de leurs bandelettes, des tissus les plus précieux, jusqu'à faire de leur démarche une espèce de reptation debout. Le jour de la présentation aux acheteurs, ses « filles » composaient un ballet merveilleusement réglé, et « vivaient » leurs robes qu'elles adoraient. Il avait su leur insuffler cet amour de ce qu'elles étaient chargées de faire valoir et leur donner ce style si personnel qui faisait d'un mannequin de Fath une créature spéciale. Il révélait ces jeunes femmes ; après avoir imposé Louise, il avait découvert Bettina, puis Sophie, et Doudou, et Simone, et Patricia... Après la présentation, il recevait ; il était le premier à ouvrir la danse avec Geneviève, le dernier à faire une démonstration de samba ou de valse ; il dansait avec la même grâce qu'il faisait du ski, qu'il composait une robe ou parlait aux journalistes, ou qu'il s'agenouillait dans ses salons devant les princesses, les artistes ou les maharanées. A côté de lui, Geneviève, souriante et belle, apportait la dernière touche au tableau par sa beauté et celle du fils qu'elle lui avait donné, Philippe.

Et maintenant, Jacques Fath est parti. Un matin de novembre, tout Paris est venu l'accompagner à sa dernière demeure. Saint-Pierre de Chaillot, pleine à éclater, débordait sur le trottoir ; des monceaux de fleurs couvraient les voitures ; la radio, le cinéma et la télévision fixaient pour les absents sur la cire ou sur le film, les fastes de ces obsèques. Il y avait beaucoup de curieux, certes, mais aussi beaucoup de Parisiens qui sentaient avec douleur la perte qu'ils venaient de faire. Mais, à mon sens, le véritable deuil n'était pas là. En quittant l'église, je voulus passer devant la maison qui, depuis quelques années, était sa raison d'être. Tout était fermé : les rideaux tirés, les volets appliqués contre les vitrages ; tout était blanc, murs, rideaux, stores, contrevents. On eût dit — et ce n'était pas voulu — le décor funéraire d'un être très jeune, dans une symphonie de blanc. Et je compris qu'on n'enterrait pas, ce matin-là, un homme de quarante-deux ans, mais un être en pleine jeunesse, en vibrant essor, que l'âge n'avait pas marqué davantage qu'il ne le faisait pour Dorian Gray, et qu'il y avait là une effroyable injustice...

Cependant, les rideaux sont ouverts à nouveau ; selon le vœu de Jacques Fath, sa maison continue, cette maison qu'il aimait tant. Son épouse Geneviève va poursuivre une tradition glorieuse, il faut l'en remercier très respectueusement et très profondément.

J. Gaumont-Lanvin

La mort de Jacques Fath est vivement ressentie dans les milieux suisses du textile. En effet, ce créateur appréciait les soieries de Zurich et les broderies et cotons fins de Saint-Gall ; il en a fait usage, plus ou moins largement, dans toutes ses collections. Nous savons donc être ici les interprètes des fabricants et exportateurs suisses en joignant notre voix aux regrets suscités par la disparition du grand couturier ; les fleurs par lesquelles la revue « *Textiles Suisses* » s'est fait représenter aux obsèques n'étaient qu'un modeste témoignage de notre reconnaissance pour le rayonnement qu'a donné le défunt aux textiles suisses en les associant à son nom.

La Rédaction